

*Charles Juliet*

# Lueur après labour

**Journal 3**

**1968-1981**





# Lueur après labour

## ŒUVRES DE CHARLES JULIET

*Chez le même éditeur*

L'Année de l'éveil, *récit*, Grand Prix des Lectrices de Elle 1989

Dans la lumière des saisons

L'Inattendu

Ce pays du silence, *poèmes*

Carnets de Saorge

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*

Traversée de nuit – Journal II

Accueils – Journal IV

Giacometti

*Editions Hachette*

Journal I

*Editions Fata Morgana*

Rencontres avec Bram Van Velde

L'Œil se scrute, *poèmes*

Fouilles, *poèmes*

Approches, *poèmes*

Rencontre avec Samuel Beckett

Une lointaine lueur

Une vie cachée

*Editions Arfuyen*

L'Autre Chemin, *poèmes*

Bribes pour un double

*Editions Maeght*

Bram Van Velde, *monographie* (avec Jacques Putman)

Bram Van Velde, *collection* « *Carnets de voyages* »

*Editions l'Echoppe*

Accords

Entretien avec Pierre Soulages

Reverzy

Entretien avec Raoul Ubac

*Editions Fourbis*

Pour Michel Leiris

L'Incessant

Ecarte la nuit, *théâtre*

*Editions Paroles d'Aube*

Trouver la source

*Editions Jacques Brémond*

Failles

*Editions Flohic*

Cézanne

*Editions Arléa*

Mes chemins, *entretien*

*Edition B.P.I. du Centre Georges-Pompidou*

Les Livres de leur vie, *entretien*

Charles Juliet

# Lueur après labour

*Journal III*

*1968-1981*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1997  
ISBN : 2-86744-549-3  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

1968





## *Avril*

Je n'ai pas l'énergie qui me permettrait de vivre à la hauteur de mon exigence.

Pourquoi cette recherche de la vie que je poursuis à l'aide de l'écriture, me paraît-elle parfois si éloignée de la vie ?

Couple de clochards. Elle, grande, forte, d'apparence résolue. Lui, une tête de moins qu'elle. Ils marchent d'un bon pas, et elle le tire par la main. Comme s'il était un enfant. Mais un enfant qui aurait une cinquantaine d'années. Bizarre impression, qui confine au malaise. Et cette joie dont il rayonnait. Cette euphorie sur ce visage dégradé.

Non la souffrance qui vire au ressentiment, ou au cynisme, ou à l'agressivité, ou au refus et à l'isolement. Mais celle qui vous interdit toute défense, toute réaction, toute échappatoire. Qui vous maintient dans la détresse, vous broie et vous lamine, vous fait perdre le sens de votre identité.

C'est cette souffrance qui vous restitue au commun, vous conduit à la compassion, vous arrache au moi, vous

impose de respecter votre semblable, de veiller à ne pas le blesser, ne pas ajouter à sa difficulté de vivre.

Envie d'écrire ceci, qui n'est pas qu'un non-sens : il arrive parfois que le mot engendre ce dont il naît.

Comment pourrions-nous connaître la moindre quiétude ? Le plus souvent nous nous trouvons dans la totale dépendance de cet autre qui, par un regard, une parole, un geste, peut tuer ou donner la vie.

Tant que l'être ne procède pas de sa source, l'angoisse bien souvent le domine.

Sentir s'effondrer les limites, se dilater l'espace où pouvoir déferler.

Parfois, le plus beau cadeau qu'on puisse faire à un être, c'est de le laisser déverser en vous son trop-plein.

Cette vie qui m'échappe, l'enfouir dans mes mots. Pour mieux pouvoir en prendre conscience. Pour mieux tout à la fois me fondre en elle et me l'incorporer. Pour faire que dure la jouissance.

Douloureuses, pénibles alternances. La vie est là. Elle palpite – douce, tiède, paisible – ou bien jaillit, ruisselle, bouillonne. Et pour une raison quelconque, subitement, elle n'est plus là. Cette sensation que mon sang a fui. Que me voici mutilé.

Pourquoi, quand j'écris, ai-je à ce point besoin du rythme ? Peut-être parce qu'il est mouvement. Qu'il me met en branle. Qu'il vise à reproduire dans mes mots la pulsation de la vie.

Expulsé. Et mon travail consiste à revenir au-dedans, le seul lieu où pouvoir m'offrir à la flamme.

C'est l'œil qui chez moi est l'organe de la préhension.

Ce que certains s'appliquent à fuir et qui pour d'autres est chemin de vie.

En art, seules nous sont nourriture les œuvres nées d'un être qui cherchait à assouvir sa faim.

Laisse mes mots t'ouvrir à ton recès et m'y précéder.

Tout ce dont l'œil se saisit et qu'il déverse au creux de ma faim pour alimenter la flamme.

Parfois, au café ou dans la rue, ma pensée s'arrête à quelqu'un et j'appelle sa vie en moi. Sa vie avec ses expériences, ses découvertes, ses émotions, ses instants de joie et de plénitude, ses effondrements, ses rêves, ses émerveillements, son angoisse, sa solitude, ses drames...

Cette sensation, soudain, d'être en contact avec l'essence de la vie, de me situer au cœur secret de notre condition, et une émotion me bouleverse, qui me fait monter les larmes aux yeux.

Tant d'êtres n'ont pas trouvé une seule fois dans leur vie quelqu'un qui les ait écoutés, compris, qui se soit montré digne de recevoir ce qu'ils avaient à donner.

Non pas chercher à faire, mais se laisser faire, s'effacer, accepter d'être dominé, d'être conduit là où l'on ne prévoyait pas d'aller.

Un livre porteur de vie, seul a peut-être chance de le tirer de ses entrailles celui qui a eu le courage de descendre lucidement dans tous les abîmes.

Cette beauté qui naît de l'oubli de soi et d'une intense concentration, elle peut rendre beau un visage laid.

Tous nous sommes entravés par la peur. Or quand on a peur de l'autre, comment pourrait-on l'aimer ?

Qui se doute qu'être un écrivain, c'est se trouver aux prises avec un permanent sentiment d'échec ? Chaque poème, chaque texte que j'écris s'achève sur cette évidence qui me blesse : je n'ai pas été capable avec mes mots de me hisser à la hauteur de ce que j'ai entrevu, désirais transmettre.

Comment espérer accéder à une parole juste, quand cette réalité humaine qu'il me faut explorer est si riche, si complexe, si contradictoire ?

Il me faut l'admettre, et pourtant, cela me désespère : je ne sais toujours pas m'imposer une discipline, protéger mon travail, écrire dans la continuité. Parfois, la moindre émotion me bouleverse pour deux ou trois jours. Mais quand, quand donc aurai-je un minimum de stabilité intérieure ?

Tant de choses inadmissibles, et qui pourtant font partie de la norme. Souvent, trop âpre est ma révolte pour pouvoir se déverser. Alors je me durcis en silence. Thésaurise mon indignation.

Nous portons en nous tellement plus que ce que nous croyons. Dès que nous creusons, poussons plus avant notre exploration de nous-même, nous sommes surpris de découvrir maintes richesses inconnues dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

Mon amour du jazz, et surtout du blues. Parce que dans ses meilleurs moments, il dit cette émotion profonde, faite de souffrance et d'émerveillement, qui m'étreint en face de la vie.

Seul dans ma cuisine, je viens de danser de longues minutes, sur un solo de saxo, les yeux clos, ramassé sur mon plaisir, une flûte de pain entre mes bras.

Quand une prétendue recherche du vrai est encore une autre occasion de se mentir. De fuir la rencontre avec soi.

Tous ces racismes qui se répercutent en s'amplifiant du haut en bas de l'échelle sociale.

Souvent je cherche à me tenir en ce point où les mots naissent du magma. Mais je ne sais rien voir des subtils mécanismes qui régissent ce processus.

Lorsque la voix se tait. Tes ongles griffant les dalles du silence.

Besoins et avidités qui t'écartèlent, se heurtent, s'entre-déchirent... Et dressé contre eux, les combattant, cet âpre désir de paix, d'unité, d'harmonie.

Ce sont ceux qui ont perdu leur âme qui nous dictent leur loi.

Quand toutes nos tendances fusionnent, c'est la joie. L'accord avec soi et avec le monde.

Ceux qu'un seul regard dérange et qui ne vous pardonnent pas d'aviver leur peur.

Pour beaucoup, ce foisonnement de désirs, peurs, questions, angoisses... qui nous habitent, est ressenti comme une gêne, un handicap, une réalité insaisissable et hostile, qu'on désespère de jamais pouvoir maîtriser. Grande alors est la tentation de s'en détourner, de conclure que cela n'existe pas, de décider que seule importe la nécessité de *vivre* (que peut alors signifier ce mot?).

Mais vient un jour où, inévitablement, ce dont on niait l'existence fait voler en éclats ce qui s'acharnait à l'étouffer.

13 avril, avec Bram

Nous allons nous promener. De longs silences, durant lesquels j'ai tout loisir d'affûter mes questions. Des questions que je lui ai déjà souvent posées, ou dont je peux prévoir plus ou moins la réponse, mais que je lui adresse à nouveau, craignant parfois de l'importuner, mais sachant que les réponses qui vont jaillir seront toujours plus riches, plus vastes ou plus singulières que celles que je pouvais supposer.

– *La peinture ne m'intéresse pas.*

– *Ce que je peins est en dehors de la peinture.*

– *Je suis sans pouvoirs, sans moyens. Chaque fois, c'est un bond dans le vide. Je vais au-devant de l'inconnu.*

– *On ne sait pas ce que ça peut être que d'avoir à couvrir une surface avec des couleurs.*

– *Je ne cherche pas à avoir un langage compréhensible. Mais mon langage est vrai.*

– *Dans ce monde, être artiste, c'est être un peu fou. Mais parmi les artistes, il est beaucoup de faux fous.*

– *Dans chaque toile, il y a une telle souffrance.*

– *Quand je revois une toile récente, la souffrance qui s'y trouve, c'est à peine supportable.*

– *La toile est liée à un drame fondamental.*

– *Il faut chercher à voir, là où voir n'est plus possible, où il n'y a plus de visibilité.*

– *Oui, quelque part, il y a peut-être aussi de la joie.*

Je suis cet outil manœuvré par cette main en moi qui travaille à me façonner.

Cet écrivain s'est quasiment voulu le chantre de l'absurde et du pessimisme. Mais sa langue est totalement lisse, et il écrit avec une telle perfection ! On pourrait croire à ce qu'il dit, si ce désespoir qu'il revendique – et qui aurait dû saper ses certitudes, ronger ses fondations – avait fissuré la forme dans laquelle il s'exprime. Mais il est de ces écrivains qui n'écrivent qu'avec leur tête. Celle-ci pense une chose et la confie aux

mots. Mais au bout du compte, parce que l'écriture n'est pas secrétée par la totalité de l'être, c'est une tout autre chose qui se trouve transmise.

Et cette manie de falsifier la réalité, d'ignorer ou d'altérer ce qui est vécu et perçu, dans le seul but de continuer à coïncider avec le personnage auquel on tient à s'identifier.

Combien est irritante une pensée aussi systématique, qu'on prend si souvent en flagrant délit de mensonge et de trahison. (Il arrive même que la seule réussite d'une belle formule, d'un aphorisme bien frappé, soit préférée au respect du vrai.)

L'exigence morale qui nous habite et notre besoin de perfection et d'infini, ont engendré les religions. Et ainsi, au long des siècles, l'homme en est venu à se figurer que cette exigence et ce besoin, il les avait reçus de Dieu.

Encore maintenant, il est des gens pour mettre en doute que l'exigence éthique ne procède que d'elle-même. Et s'il vous arrive de prétendre que vous pensez reconnaître en vous si peu que ce soit sa présence, alors on cherche à vous convaincre qu'inévitablement vous êtes un croyant.

Le mal que se donnent tous ces hommes politiques pour tenter de dissimuler que la politique est violence, cynisme, volonté de puissance, et qu'ils ont à exprimer l'agressivité de ceux qui les ont élus.

Si rares sont ceux qui pensent par eux-mêmes. La plupart d'entre nous n'ont aucune vue personnelle sur la vie et les événements majeurs de notre temps.

Quant à ceux qui n'appartiennent pas à cette majorité, le plus souvent, soit ils se laissent porter par le courant, soit ils sont en réaction contre lui. Mais dans les deux cas, ils subissent la même dépendance.

Il faut du courage pour accueillir la vie dans sa toujours changeante et foisonnante diversité. Pour l'aborder sans mettre en œuvre des interprétations et des réponses prêtes à automatiquement fonctionner. Et en général, ce courage, il nous fait défaut.

Dans cette époque où tout s'effrite et sombre, l'art doit-il se ranger du côté de la dérision, des ruines, du gâchis ?

Pour moi, je veux me convaincre qu'il doit être un bastion où venir reprendre racine, restaurer ses forces, recevoir un peu de lumière.

Le labyrinthe. Un tunnel empli de ténèbres. Un parcours enchevêtré. Mais après d'interminables distances, parvenu en un certain point, tu découvres qu'il n'y a plus de tunnel. Alors tu poursuis. Dans le seul but de trouver un mur, un appui, quoi que ce soit qui, de quelque manière, indiquerait un chemin. Mais il n'est plus ni mur ni chemin. Ni sol.

Force est alors de te lancer dans le vide. Puis de te risquer sur des sables mouvants.

Ces déplacements incessants, en moi, pour tenter de m'établir en ce lieu où s'annule tout point de vue. Où la saisie est globale. Où le vrai coule de source. Où ma voix pourrait procéder de la totalité.

Quand quelqu'un se comporte mal vis-à-vis d'autrui, et que, indigné, tu serais enclin à exprimer tout haut ta réprobation, tu ne peux éviter que ton regard ne s'inverse, ne redécouvre qui tu es. Alors tu ravales les belles et vertueuses paroles que tu t'apprêtais à lâcher, et te voici soudain lourd de rancœur, bloqué en un silence piteux.

Contempler – être porté et bercé par la tiédeur du flux – mon besoin le plus profond. Mais à tout instant, une main multiple et brutale est là qui vous arrache au silence et sans ménagement vous jette au cœur du tumulte.

Cette drogue à laquelle chacun recourt presque en permanence, dont nul ne soupçonne en lui les effets, et qui a *l'imaginaire* pour nom.



Ces énergies insoupçonnées qui dorment en nous, il semble que ce ne soit qu'à la faveur d'une épreuve extrême que nous puissions les éveiller, quand l'être se trouve perdu, acculé, désespéré, qu'il a le sentiment d'avoir épuisé la totalité de ses ressources. C'est alors qu'est susceptible de se produire ce sursaut qui va le brancher sur une force dont il ne pensait même pas qu'elle pût exister. Une force grave, dense, résolue, inusable, apte à quasiment tout affronter, et grâce à laquelle il lui sera donné de reculer très loin la limite des possibilités humaines.

Enigme de la lumière. Ténèbre de la lumière.

N'être à aucun moment le jouet d'autrui ou des circonstances. Refuser à jamais de se tenir à l'ombre d'une église ou d'un parti. Se donner coûte que coûte les moyens de penser par soi-même. Demeurer farouchement seul. Se vouloir intraitablement libre. Puis pas à pas, s'ouvrir à mains nues son propre chemin, dans l'ignorance de ce qu'il sera, du lieu où il conduira, du temps d'errance qui sera exigé...

Ainsi destructions, ruines, exode. Et un jour, contre toute attente, alors que nul espoir n'est plus permis, cette terre dévastée connaît son premier printemps. Désirer naître, c'est s'employer à tenter de respecter chacune de ces exigences.

En nous, tout ce qui se vit émane du magma ou y plonge. Donc, quand tu écris, ne rien fragmenter. Le mot doit devenir ce foyer d'énergie où se déversent et se fécondent vécu, sensibilité et pensée. Il doit procéder de leur totalité. Rayonner dans ces trois dimensions.

*Mai*

Paris. Rencontre d'Ubac.

Je le connais depuis deux ans et suis déjà allé lui rendre visite en son village du Beauvaisis. Un homme profond, d'une grande probité, qui vit en retrait. J'aime aussi son œuvre, sa

sourdeur, son dépouillement, et me suis dit souvent que si j'avais peint et sculpté, j'aurais travaillé dans cet esprit, aurais souhaité engendrer un univers qui fût proche du sien. Il est des œuvres qui nous plaisent, nous intéressent, nous interpellent, mais il en est d'autres qui nous paraissent être une part de nous-même. Ainsi en est-il pour moi de certains reliefs austères qu'Ubac a taillés dans l'ardoise, ou de ces panneaux qu'il élabore à partir de résines synthétiques, et qui évoquent des terres labourées.

Nous avons parlé pendant plus de trois heures. Mais nous avons dit trop de choses pour que je puisse les retrouver. Nous nous sommes longuement attardés sur ce problème, qui me préoccupe au plus haut point, des rapports de l'art et de la morale. Mais sans doute ne suis-je pas parvenu à clairement m'expliquer.

Indéniablement, il est des artistes qui créent sous l'emprise de forces et de pulsions surgies de l'inconscient, et qui produisent des œuvres qui leur échappent, auxquelles, après coup, ils se sentent étrangers. Et ces artistes sont parfois parmi les plus grands. Mais moi, ce qui me passionne avant tout, ce sont ces œuvres qui se présentent comme le moyen et l'aboutissement d'un travail sur soi entrepris par un artiste soucieux de se connaître et se transcender. Je ne prétends donc nullement que l'artiste doive se soucier de morale quand il œuvre. Ce que je dis, en revanche, c'est qu'une œuvre ne peut être importante – du moins à mes yeux – que si elle naît (condition nécessaire, mais non suffisante) de cette démarche que je viens d'évoquer, que si elle prend en charge l'affrontement entre les avidités du moi et l'instance morale, notre faim ardente de la vraie vie, notre besoin de perfection, d'absolu. Or si ce dernier besoin existe, il incombe à l'artiste de réaliser son unité en dissolvant en lui ce qui l'obscurcissait, l'empêchait de devenir une douce lueur. Une lueur qui éclaire et réchauffe. Un geste ou une voix qui célèbre, exalte, magnifie la vie. Un foyer dont autrui recevra un peu d'amour. (Mais cela est pour moi une évidence qui m'aveugle, quasiment me suffoque, et il est certain que je sais encore mal traduire ce que je ressens.)

Je vois bien ce qui gênait Ubac dans ce que j'avancais. Mais ce qui me paraît incontestable – et grandement me réjouit – c'est qu'il est la vivante incarnation de ce type d'artiste que je m'évertuais à définir.

Autre précision : une rétrospective de son œuvre s'est ouverte le 1<sup>er</sup> mai au musée d'Art moderne, et bien sûr, en raison des événements, cette manifestation est un échec absolu. Mais en lui, nulle mauvaise humeur. Pas la moindre parole de ressentiment.

A quelques secondes près, j'ai failli me faire prendre, avec la voiture de Mysou, dans l'une des premières sérieuses bagarres qui ont émaillé ce mois de mai.

Bien des instants que j'ai vécus lorsque j'étais enfant de troupe – sentiment d'être humilié, détruit, brusque irruption de la révolte, violent soliloque pour crier le refus, expliquer qu'on n'est pas un matricule, une simple unité dans un ensemble, qu'on porte en soi des désirs et des aspirations auxquels il n'est jamais fait droit, qu'on a besoin de voir l'autre laisser tomber ses peurs et sa méfiance, qu'on a faim de pouvoir émettre et recevoir une parole vraie, qu'au lieu de participer à la foire d'empoigne, il serait tellement préférable d'admettre que tous, nous sommes incertains, angoissés, malheureux, que nous avons une soif ardente de considération, de dignité, de tendresse... – j'ai le sentiment que c'est la France entière qui les vit.

Tant de gens ne savent se dégager d'une vision fragmentaire. Demeurent prisonniers des brumes et bourrasques dont s'accompagne tout grave événement affectant l'ensemble d'un pays, de sorte qu'ils se montrent incapables de tenter de saisir ce qui se passe, d'en percevoir l'essence et en dégager la signification.

Des idées que je ruminais dans mon coin, ou que j'essayais parfois de communiquer, mais sans succès. Mon plaisir

tout égoïste à découvrir que des milliers de jeunes les pensent avec moi, qu'elles circulent maintenant dans la rue. Que je ne suis plus à part.

Plaisir de voir surgir dans le bleu du ciel la verte flamme ardente d'un haut peuplier d'Italie.

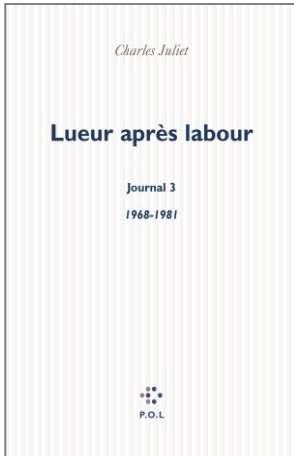
*Juin*

*venue d'on ne sait trop  
quel lointain  
une lame de fond a gîlé  
ces jours la France à toute volée  
l'a secouée jusqu'en ses racines  
tirée avec violence  
de sa torpeur*

*des forces impatientes  
brouillonnes et bouillonnantes  
ont surgi  
fait sauter le noir couvercle  
dérailler la lourde machine  
dont on ne savait plus combien  
elle nous asservissait nous étouffait  
écrasait la vie  
ont éclaté  
les enceintes les remparts  
les barrages les masures  
et le flot d'une parole  
ivre de sa liberté recouvrée  
s'est répandu  
comme une haute lame  
qui déferle  
a ouvert par millions  
la prison des consciences  
y a jeté une lumière cinglante*

Achévé d'imprimer en février 1997  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1521  
N° d'imprimeur : 97  
Dépôt légal : mars 1997

*Imprimé en France*



Charles Juliet  
**Lueur après labour.**  
**Journal III, 1968-1981**

Cette édition électronique du livre  
*Lueur après labour. Journal III, 1968-1981* de CHARLES JULIET  
a été réalisée le 18 juin 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 1997  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867445491 - Numéro d'édition : 15).  
Code Sodis : N55735 - ISBN : 9782818018828  
Numéro d'édition : 253024.